

# Patsy Boone

d'Anna Marsella

Chère madame,  
Je m'excuse de vous le dire, mais vous vous êtes trompée lorsque vous avez dit à la dame du deuxième étage que j'étais anglaise : « La petite emmerdeuse, là, criâtes-vous en pointant un doigt vers ma fenêtre, l'Anglaise du troisième. » Eh bien, détrompez-vous : je ne suis pas des Îles britanniques et je n'ai jamais chanté *God Save the Queen*, un chapeau melon sur la tête. Là d'où je viens, nous n'avons pas de « Sa Majesté la Reine » mais plutôt un président qui se déguise en cow-boy. En effet je suis continentale comme vous et je prends un café et un croissant tous les matins comme vous aussi ; seulement mon continent d'origine est l'Amérique.

Je dois vous remercier, madame, d'avoir retrouvé la lettre volée dans ma boîte aux lettres hier matin. M<sup>me</sup> Gratin du premier m'a expliqué que vous l'aviez piochée dans la poubelle du dessous car il n'est pas normal qu'une lettre personnelle soit jetée ainsi aux ordures, avec les publicités de SOS plomberie Jacob et les cartes-calendriers si gentiment fournies par Les Dix Mille Délices d'Asie. Savez-vous qui a volé la lettre, qui l'a ouverte et sauvagement confisquée ? Si oui, merci de me renseigner. Ce n'est pas pressé mais j'aurais un mot ou deux à dire au coupable de cette offense tout à fait odieuse !

En tout cas, merci derechef d'avoir remis cette lettre dans ma boîte avec son contenu intact. La lettre vient de Grandma Gun, le seul parent qui me reste aux États-Unis d'Amérique que je sache ; elle l'a écrite jeudi dernier à 17 heures, c'est-à-dire l'heure de son premier highball (1). Le deuxième, elle le prend à 6 heures en regardant *The Larry King Show*, une émission de télé avec un présentateur coiffé comme un coq et paré de bretelles rouges. Après le deuxième highball elle avale un petit repas préparé soigneusement par sa bonne, Yip Ying, et qui consiste en quelques boulettes de viande avec farandole de légumes en julienne. Je raconte tout cela pour souligner qu'elle a écrit la lettre entre le premier et deuxième highball, ce qui représente sans aucun doute le moment le plus lucide et le plus heureux de sa journée. C'est déterminant, vous savez, l'instant où la plume touche la feuille pour s'adresser à un destinataire transatlantique. Le synchronisme joue pour beaucoup, madame. Imaginons que Grandma Gun ait commencé l'épître en question après le deuxième highball, c'est-à-dire au moment où son esprit se fane un peu et où ses idées circulent dans un brouillard plus incertain que gai, eh bien, est-ce qu'elle aurait exprimé dans ces conditions-là les mêmes pensées bienveillantes ? Est-ce qu'elle aurait promis comme elle le fit si gentiment d'approvisionner mon compte à la Wells Fargo Bank après un deuxième highball ? Rien n'est moins certain, madame. Croyez-moi. Les lettres que j'ai reçues, écrites après ce deuxième breuvage, ne contenaient pas la moindre mention de ce compte en banque pourtant si indispensable



Anna Marsella, née en Californie, vit en France depuis 1989 où elle enseigne la littérature et anime un atelier d'écriture à The American University of Paris. Éditions de la Différence. 220 pages, 19 euros. En librairie le 21 août.

à la survie du destinataire. Voilà pourquoi je dois vous remercier d'avoir plongé votre main dans la poubelle pour extraire celle-ci. Il m'incombe maintenant de la photocopier dans le but de l'envoyer à mister Frankie Fiunefreddo II, notre coach financier, pour qu'il rappelle à Grandma Gun de tenir ses promesses – post-highball I. Elle est de plus en plus oublieuse par-dessus le marché ! Ce qui est d'autant plus étonnant que, lorsqu'elle remplit les fonctions de PDG auprès de sa société d'élevage Chicken Run Randy, elle se souvient de tout, absolument tout ! Et c'est comme ça qu'elle est devenue milliardaire, je pense. Elle ne tolérerait aucun oubli, ni d'elle-même, ni de la part des autres, et surtout pas des poules ! Vous savez, madame, dans le continent d'Amérique une femme qui n'oublie rien peut devenir milliardaire en dollars. Il est quand même bien qu'il existe un continent pareil, n'est-ce pas ?

Je pense, madame, que votre opinion sur moi ne s'améliore guère avec toutes ces révélations intimes. Peut-être me prenez-vous pour une simple receveuse de rentes comme toutes ces jeunes femmes dans cette capitale internationale. Mais sachez que si je bénéficie de la bienveillance monétaire de Grandma Gun aujourd'hui, mes débuts dans cette vie furent bien moins commodes. Comme j'ai dit tout à l'heure, Grandma Gun est, à ma connaissance, le seul ancêtre vivant qui me reste, ce qui s'explique par le fait que je n'ai jamais connu mes véritables géniteurs. Ils m'ont abandonnée, madame, et on pourrait dire que je fais partie, comme la veuve, de tous ceux qu'on foule, ou qu'on opprime. Après tout, ce n'est pas facile d'être le fruit aimé des entrailles un jour et une crevette dans une couveuse le suivant. Mais mon destin n'était pas dépourvu d'atouts puisqu'à l'âge de cinquante-quatre ans, Grandma Gun a pris la décision de m'adopter alors

que je n'étais qu'un petit chou sans nom doté d'un numéro identifiant. Voici pourquoi : le bruit courait que j'étais une descendante de l'illustre Colonel Dan'l Boone (2), le premier homme Blanc de l'Ouest, chasseur extraordinaire et fondateur du Kentucky en 1775. L'origine de cette rumeur étonnante je l'ignore toujours, mais il est vrai qu'on a rapidement découvert sur ma fesse gauche une tache de naissance en forme de queue de raton laveur. Apparemment, celle-ci suffisait comme preuve pour convaincre Grandma Gun de prendre sous sa tutelle financière la supposée arrière-arrière-arrière-petite-fille de mister Boone.

Enfin, je ne veux pas que vous ressentiez de la pitié à mon égard – surtout pas ! – mais que vous adoucissiez un petit peu votre jugement, SVP. Par exemple, il serait plus convenable de dire « la jeune femme du troisième qui pratique les claquettes » plutôt que « la petite emmerdeuse ». Cette dernière appellation est impolie – si vous me permettez.

Et puis, ce n'est pas la peine de taper avec votre balai. Ce geste aux intentions on ne peut plus claires ne me dissuade guère ; je fais mes claquettes coûte que coûte. Une journée sans claquettes est comme une journée sans brosse à dents. Oui, c'est une question d'hygiène, madame, mais vous qui n'avez jamais fait de danse et qui portez un dentier aurez du mal à comprendre cela. Enfin, voici une suggestion : et si vous faisiez votre petit tour dans le quartier entre 11 heures et midi, l'heure des claquettes ? Votre chien, Dandi, serait ravi d'arroser quelques arbres et un peu de marche ne peut que faire du bien à votre goutte. Le médecin vous l'a dit d'ailleurs. Ne vous découragez pas, madame. Si vous cherchez un compagnon de goutte, tournez-vous vers l'histoire, qui compte un grand nombre de goutteux célèbres tels qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, qui soulageait son orteil en faisant couper la tête de ses femmes. Comme vous, il souffrait parfois de crises de mauvaise humeur.

Voilà, madame. Je pense avoir tout dit pour l'instant. Je vous envoie mes pensées bien amicales.

Mademoiselle Patsy Boone

(1) Un highball, madame, est un cocktail à base de bourbon et soda, servi dans un verre haut avec parfois quelques glaçons.

(2) Dans le feuilleton, Daniel Boone, le personnage principal, mon ancêtre supposé, portait un chapeau décoré de queues touffues de raton-laveur. Dans l'esprit des bonnes gens d'Amérique, le nom Boone évoque inévitablement le raton laveur.

Les premiers romans sélectionnés par l'Humanité seront disponibles au village du livre de la Fête.

Demain : *Saloon*, d'Aude Walker